« La pierre jetée dans une eau tranquille crée des rides qui s'étalent également si l'eau est de profondeur uniforme. Si deux pierres sont jetées l'une près de l'autre, à une brasse de distance, les cercles de l'eau s'élargiront également l'un dans l'autre sans se détruire mutuellement. »
Léonard de Vinci, *Carnets H 31.v, Traité sur l'eau*

L'ENFANT DE VINCI
1452-1466

Vous est-il déjà arrivé de faire des ronds dans l'eau ? De ramasser le premier caillou à vos pieds et de le lancer dans une mare à peine frémissante ? Vous avez savouré cet instant magique où la surface s'enfle de jolis cercles. Vous avez trouvé cela amusant. À coup sûr, le jeu s'est terminé par un gros plouf, des éclats d'eau et de rires. Puis vous êtes passé à autre chose.

Pas Léonard. Pour lui, il s'agit de bien plus qu'un simple amusement, c'est déjà une expérience. Imaginez un petit garçon de huit ans, vêtu à la mode de son temps d'une tunique serrée à la taille et de chausses crottées de terre ; posté-là, au bord de la mare, les yeux aux aguets, la mine concentrée, il observe l'apparition des « rides circulaires » comme il les appelle. Il recommence avec des pierres de tailles et de formes différentes. Il en lance deux, trois, quatre en même temps. Il compare les résultats et s'interroge. Il veut comprendre

ce qui est en train de se dérouler sous ses yeux. Pour l'instant, il est bien en peine de répondre à ses propres questions. Mais il ne lâchera jamais l'affaire. Bien plus tard, à force d'observations, il finira par résoudre certaines énigmes de son enfance. Il écrira un *Traité sur l'eau* dans lequel il décrit une cascade d'expérimentations sur les bulles, les tourbillons, la force des courants… Le lecteur n'y comprend goutte mais reste ébloui par cette déferlante d'expériences en tout genre.

Et s'il n'y avait que l'eau! Léonard est animé d'une curiosité tous azimuts, la nature entière le questionne ! Chance pour lui, elle se déploie en permanence sous les fenêtres de la maison familiale. Léonard est un enfant de la campagne qui grandit à Vinci, en Toscane, l'une des plus belles régions d'Italie. Pas l'Italie unifiée, dotée d'un pouvoir centralisé, telle que nous la connaissons aujourd'hui. Le pays est composé alors d'une mosaïque de duchés et de républiques qui entretiennent des relations tumultueuses. La république de Florence, celle de Venise, le duché de Milan et les États Pontificaux, propriétés du pape, pour ne citer que les grandes puissances de la région, s'affrontent lors de guerres incessantes. Vinci est aux premières loges, le village est l'un des avant-postes stratégiques de la république de Florence et le premier rempart face aux éventuelles menées guerrières de Pise, la grande rivale.

La position n'est pas des plus confortables, on s'en doute, et par le passé, la région a vécu bien des tourments, traversée par des troupes de mercenaires qui louent leurs épées aux seigneurs en guerre.

Fort heureusement, en cette seconde moitié du XVe siècle et pour des dizaines d'années encore, Vinci est en paix et savoure la vie tranquille d'un village agricole rythmé par les travaux des champs.

Juché sur une colline, il dégringole le long des flancs du mont Albano avec ses maisons de pierres qui se pressent auprès de deux tours, celle du château crénelé qui accueille aujourd'hui le musée Léonard de Vinci et celle de l'église où il a été baptisé. Il y a six cents ans, la campagne alentour devait ressembler à celle d'aujourd'hui. Des collines vertes, brumeuses ou limpides selon l'heure du jour ; des champs d'oliviers ; des cyprès, ces arbres qui rappellent curieusement des pinceaux tendus vers le ciel ; des rangées de vigne ; des parcelles de terres cultivées où devaient s'échiner les paysans. Léonard grandit dans ce décor et s'en souviendra toute sa vie. Au point de dessiner un paysage autour de Vinci, bien des années plus tard. ***(Voir illustration page suivante.)***

À L'ÉCOLE DE LA NATURE

Se promener en compagnie du petit Léonard n'est pas une activité de tout repos. Son jeune oncle en sait quelque chose… Lorsque Francesco emmène son neveu inspecter la propriété familiale – les Vinci, sans être nobles ni très riches, vivent confortablement de leurs vignobles et de leurs terres – il sait qu'à peine auront-ils quitté le village que les premiers « *dimmi,* Francesco, dis-moi ? » tinteront à ses oreilles. Et les questions ne sont jamais des plus simples.



Le Jour de Sainte-Marie-de-la-neige, 5 août 1473.

Il s'agit du premier dessin daté et signé de la main de Léonard. Il décrit une vue aérienne autour de Vinci. Le paysage est imaginaire, mais composé, semble-t-il, à partir d'éléments réels. Les hachures indiquent les courbes et les reliefs. Si vous regardez le dessin en plissant les yeux, plusieurs plans se détachent. Une vallée encadrée de monts, au fond, les champs cultivés, un château fort sur son éperon rocheux, de nombreux arbres à peine ébauchés et en bas, l'Arno, le fleuve qui arrose cette partie de la Toscane… Voilà la campagne que le petit Léonard a explorée de part en part, scrutée, humée, aimée sans doute. Voilà son laboratoire à ciel ouvert, son école « en plein air ». Il accorde une telle importance à ce panorama qu'il l'a dessiné sans y ajouter de figures humaines. C'est la raison pour laquelle on considère ce dessin comme le premier « paysage » de l'histoire de la peinture occidentale. Auparavant – et pour un siècle encore – les peintres utilisaient le paysage uniquement comme un élément du décor, une toile de fond, et non comme sujet à part entière.

S'ils observent tous les deux un milan tournoyer dans le ciel – Léonard est fasciné par les oiseaux – le petit garçon ne se contente pas de demander comme tous les enfants : « *Dimmi*, Francesco, pourquoi l'oiseau vole ? » Auquel cas, il serait tellement facile d'asséner une parole définitive, du genre : « Parce que Dieu l'a créé ainsi » et clore la discussion. Non, non, Léonard pose d'emblée une question bien plus compliquée : « *Dimmi*, Francesco, comment est-ce qu'il fait, l'oiseau, pour voler ? »

L'oncle se gratte la tête et marmonne : « C'est vrai ça, comment vole-t-il ce maudit volatile ? » Il ébouriffe les boucles blondes de son neveu : « Et toi, *uccellino**, dis-moi comment te fermer le bec une fois pour toutes ? »

Deux cents mètres plus loin, nouvel arrêt. L'enfant a pilé net, s'est accroupi, et s'absorbe dans un spectacle qu'il est le seul à avoir remarqué. Cette fois, il vient de débusquer un coléoptère d'un beau noir luisant, roulant sa pelote le long du chemin. Francesco se moque :

– Cette charmante bestiole est un bousier et je te laisse imaginer de quoi est faite cette petite boule qu'il pousse devant lui… Mets-y le nez si tu ne devines pas…

Léonard ne peut s'empêcher de rire, mais très vite, redevient attentif à sa découverte : tiens, l'insecte si pressé avance selon une ligne invisible, comme s'il savait que le chemin le plus court était la ligne droite…

*Petit oiseau